

is, je relis les notes
ment de mieux le

ue, les événements
mon père avait été
ces lignes comme
ées en souvenir de
jeter un œil, je lui

1986

LE SEL DE LA FORÊT¹

Le meilleur moment pour se promener en forêt, c'est au printemps, environ un mois après les fêtes du Têt*. Les arbres sont en bourgeons; la forêt, verte à perte de vue, dégage une tiède humidité. La nature est tout à la fois majestueuse et tendre. Cela est dû, pour une grande part, aux pluies printanières.

À cette époque de l'année, le promeneur peut sentir sous son pied la couche ouatée des feuilles mortes gorgées d'eau, emplir ses poumons d'air pur et éprouver le délicieux frisson que provoque, sur son épaule dénudée, la froide caresse d'une goutte d'eau tombant de l'arbre. Et la vue d'un écureuil qui bondit de branche en branche suffit à lui faire oublier les difficultés et les mesquineries contre lesquelles il bute tous les jours.

Ce fut à cette époque que M. Diêu² décida d'aller chasser en forêt.

L'idée lui en était venue lorsque son fils, qui poursuivait des études à l'étranger, lui avait fait cadeau d'un fusil à deux canons. C'était une arme magnifique, aussi légère à manier qu'un jouet d'enfant. M. Diêu n'avait rien imaginé d'aussi beau, même en rêve. Pouvoir encore chasser à l'âge de soixante ans, par une journée de printemps et avec un fusil tout neuf de surcroît... M. Diêu se disait que la vie valait vraiment la peine d'être vécue.

1. Titre original: *Muôi của rừng*.

2. *Diêu*: grandes eaux, vaste, obscur...

Sa décision prise, il revêtit sa tenue de chasseur: vêtements chauds, bonnet de fourrure et hautes bottes. Pour plus de précautions, il emporta avec lui une boule de riz gluant. Il suivit le lit sec d'un torrent dont il remonta le cours, vers la source. À une lieue de là, c'était le royaume des grottes calcaires.

En amont, M. Diêu changea de direction, emprunta un sentier tortueux et le suivit sans s'arrêter. Sur les rangées de gnetaceae¹ qui bordaient le chemin, des tourterelles s'étaient posées par centaines, mais M. Diêu ne tira pas sur elles. Avec un fusil de la qualité du sien, c'eût été vraiment gaspiller des cartouches. D'ailleurs, il avait assez mangé de ce gibier. C'est une bonne chair, mais qui sent légèrement le poisson. Et puis, il ne manquait pas de volatiles chez lui. Ses pigeonniers lui en fournissaient plus qu'il n'en fallait.

À un embranchement, il entendit derrière les châtaigniers un bruit de feuilles qu'on froisse. Deux écheveaux de feu jaillirent de la verdure et se laissèrent tomber sous ses yeux. M. Diêu retint sa respiration: les deux coqs de bruyère s'avancèrent à grands pas élancés, puis reprirent leur envol, le cou tendu, en poussant des cris rauques. M. Diêu pointa le canon de son fusil dans la direction des deux oiseaux. « Je risque de les rater », pensa-t-il. Et il demeura immobile dans cette position pendant un long moment, jusqu'à ce que le calme fût revenu dans la forêt. De cette façon, les coqs de bruyère ne sauraient jamais qu'ils avaient croisé un chasseur. C'était mieux ainsi. Et pour eux, et pour lui.

M. Diêu contempla la haute chaîne de montagnes: pourrait-il monter jusque-là? Ce serait formidable s'il arrivait à ramener un singe, ou mieux, une antilope. L'antilope est très difficile à trouver, il le savait. En rencontrer ou pas était uniquement question de hasard. Il lui faudrait une

1. Gnetaceae (*Gấm*): conifère.

sacrée chance. Et M. Diêu ne pensait pas que la chance lui sourirait ce jour-là.

Après avoir mûrement pesé le pour et le contre, il décida de longer la chaîne de montagnes calcaires et de marcher jusqu'à la forêt de baccaurées où les singes vivent en bandes. Il ne lui serait pas difficile d'en abattre au moins un ! Ce serait plus sûr et moins fatigant. Cet endroit est une vraie Montagne des Fruits, une Grotte des Ruisseaux¹.

Il fit halte près d'un tertre où des arbres jetaient jusqu'à terre leurs longues lianes. Il n'en avait jamais vu de semblables et se demandait de quelle espèce ils pouvaient être : leurs feuilles argentées ressemblaient à celles des éléagnes², mais leurs fleurs, d'un jaune lumineux, tombaient comme des pendentifs d'oreilles. M. Diêu se tint immobile et étudia les lieux afin de repérer l'endroit où se trouvaient les singes. Aussi malins que l'homme, ce sont des bêtes qui ne demeurent jamais quelque part sans que l'un d'eux ne monte la garde. Et leur vigile a souvent un flair infailible. S'il ne localisait pas le vigile, il n'arriverait à rien, et encore moins à tuer le chef de la bande. Un chef de bande n'est qu'un singe comme un autre, évidemment. Mais c'était « son » singe à lui, celui qu'il comptait précisément ramener ce jour-là. C'est pourquoi il s'arma de patience et attendit : « *Qui veut la fin veut les moyens.* »

Il attendit, sans bouger, durant une demi-heure environ. La pluie tombait, fine et légère. Il faisait bon. Il y avait bien longtemps qu'il ne lui était pas arrivé d'être assis tranquillement de cette façon, sans pensées, sans joie et sans tristesse, sans soucis et sans calculs d'aucune sorte. Il s'imprégnait de l'atmosphère paisible de la forêt.

1. La montagne des Fruits (*Hoa Quả Sơn*) et la grotte des Ruisseaux (*Thủy Liêm Động*) sont des endroits mythiques appartenant au roi des singes, Sun Wukong (*Tôn Ngộ Không*), héros du célèbre roman *Voyage en Occident* de Wu Cheng'en.

2. Élégne : buisson aux petits fruits rouge vif et très acides.

Soudain, il entendit un vacarme, comme si, du fond des bois, une bête colossale était en marche. Il sut immédiatement qu'il s'agissait du chef des singes. Ce devait être un animal extraordinaire. Il l'imaginait redoutable et souverain, sûr de sa force ; il afficherait même un air brutal. M. Diéu sourit à cette évocation tout en surveillant attentivement la masse sombre des arbres.

Quelques instants plus tard, le chef apparut, parcourut l'espace à grandes enjambées, si rapidement qu'on avait le sentiment qu'il ne touchait pas le sol. M. Diéu ne put s'empêcher d'admirer la vélocité et la souplesse de la bête. Mais elle disparut avant même qu'il eût le temps de s'en rendre compte. Il en fut profondément découragé : il était donc écrit que son destin ne croiserait pas celui d'un souverain ! Du coup, son plaisir s'en trouva diminué de moitié.

Dès que le chef eut disparu, une vingtaine de singes surgirent de toute part. Certains se tenaient au sommet des arbres, d'autres se balançaient sur les branches basses, un certain nombre avait même sauté à terre. Parmi ces derniers, M. Diéu remarqua un trio qui ne se quittait pas d'un pas : c'était une famille composée du mâle, de la femelle et d'un petit.

L'idée que le mâle serait sa proie naquit dans l'esprit de M. Diéu de manière instantanée. Il l'aurait, ce père infâme ! Ce licencié ! Ce chef de famille grossier ! Ce législateur dégoûtant ! Ce tyran misérable !

M. Diéu eut trop chaud tout à coup. Il ôta son bonnet de fourrure ainsi que sa veste matelassée qu'il posa dans un fourré. Il y déposa également sa boule de riz gluant. Avec d'infinies précautions, il se laissa ensuite glisser dans un fossé.

En observant plus attentivement, il s'aperçut que la femelle était chargée de monter la garde. Les choses ne pouvaient mieux se présenter pour lui, car la femelle est fondamentalement distraite. D'ailleurs il ne se trompait pas ;

la voilà qui passe son temps à s'épouiller au lieu de surveiller les environs. Rien d'étonnant à cela : pour elle, il n'existe rien de plus important que son corps. Certes, c'est une occupation simple et qui ne manque pas d'une certaine grâce. Mais elle peut engendrer beaucoup de déboires...

M. Dieu décida de s'approcher de la bande des singes en marchant dans le sens contraire à celui du vent. Ainsi la femelle ne pourrait pas déceler sa présence. Il calcula qu'il lui fallait se trouver au moins à vingt mètres du mâle avant de faire feu. Il se mit à ramper. Il rampait vite et bien. Maintenant qu'il avait identifié sa proie, il était certain de la réussite. Puisque le ciel lui avait réservé ce singe de préférence à tout autre, il se disait qu'il pouvait se déplacer bruyamment ou commettre des négligences sans que rien ne change à la situation. Beaucoup de gens agissent selon de telles intuitions, si peu fondées qu'elles paraissent.

Mais cela n'empêchait nullement M. Dieu de s'approcher des singes avec beaucoup de précautions. Il n'avait pas oublié que la nature est pleine de mauvaises surprises et qu'on n'est, par conséquent, jamais assez prudent.

M. Dieu cala son fusil à l'enfourchure d'un arbre. Comment les trois singes auraient-ils pu savoir que la catastrophe était imminente ? Le mâle, suspendu à l'arbre, cueillait des fruits qu'il jetait à la mère et au petit demeurés au sol. Il choisissait toujours pour lui les meilleurs avant de lancer le reste aux deux autres. Quel individu ignoble ! M. Dieu pressa sur la détente. Une terrible détonation s'ensuivit. Les singes demeurèrent figés de stupeur durant une demi-minute. Alors, le mâle glissa de la branche et tomba lourdement au sol.

La panique gagna le groupe des singes comme une traînée de poudre, et prit une ampleur telle que M. Dieu en fut réellement effrayé. Il avait commis une mauvaise action. Il avait les membres en coton et se sentait très las, comme après un effort physique intense. Les singes disparurent

brusquement dans la forêt. La femelle et son petit couraient derrière. Ils se trouvaient déjà à bonne distance, lorsqu'elle fit volte-face. Le mâle, blessé à l'épaule, tenta de se relever mais retomba aussitôt.

La femelle avança précautionneusement vers le blessé. Cependant, trouvant le silence suspect, elle s'arrêta et inspecta du regard les environs. À ce moment, le mâle poussa un cri déchirant, comme pour l'appeler. Affolée, elle dressa l'oreille.

« Va-t-en ! » gémit M. Dieu.

Comme si elle ne tenait pas à la vie, la femelle vint vers le mâle, le souleva.

Irrité, M. Dieu épaula son fusil. Il ne supportait pas la manière qu'elle avait de se sacrifier. De l'hypocrisie, oui ! Cette femelle exhibait sa grandeur d'âme comme une bourgeoise ! Il savait que le mensonge commence par des comédies de cette sorte. Croyait-elle qu'il allait gober cela ?

Au moment où M. Dieu s'apprêtait à tirer, la femelle le regarda. Ses yeux exprimaient une terreur sans nom. Elle laissa tomber le mâle et s'enfuit. M. Dieu poussa un soupir de soulagement et éclata de rire. Il sortit de sa cachette.

« Eh bien, je me suis trompé sur son compte ! » se dit-il.

Mais il jura aussitôt entre ses dents car la femelle était revenue sur ses pas. « Maintenant qu'elle m'a vu, cela va être beaucoup plus difficile », remarqua-t-il. Et il avait raison : bravant le danger, la femelle s'élança vers le mâle tout en le surveillant d'un air sournois. D'un geste rapide et expert, elle plaqua le singe contre sa poitrine. Tous deux roulèrent au sol. M. Dieu supposait qu'elle devait se sentir folle de joie, comme l'aurait été une bonne femme stupide. Elle brûlait d'offrir sa vie comme si ses nobles sentiments devaient être comptabilisés par la Nature. Maintenant qu'il avait commis l'erreur de lui dévoiler son visage d'assassin, elle pouvait avoir le beau rôle. De quelque côté qu'il retournât la question,

M. Diéu savait qu'il était le perdant dans l'affaire : il souffrirait, perdrait le sommeil, peut-être même mourrait-il avant terme s'il décidait de tirer sur cette admirable femelle. Tout cela parce qu'il était sorti de sa cachette deux minutes trop tôt !

« Laisse tomber, Diéu... pensa-t-il mélancoliquement. Perclus de rhumatismes, comment pourrais-tu espérer courir aussi vite que cette femelle fidèle et dévouée?... »

Comme pour le narguer, le couple de singes s'enfuit en s'appuyant l'un sur l'autre. De temps en temps, la femelle battait l'air de ses pattes arquées de manière à la fois ridicule et provocatrice. Pris de colère, M. Diéu lança son fusil dans leur direction. Il voulait effrayer la femelle et lui faire abandonner sa charge.

Le petit singe apparut brusquement sur l'un des rochers. Il prit, le fusil à terre et le tira par la bandoulière. Éperdus, tantôt rampant, tantôt courant, les singes se sauvèrent tous les trois. M. Diéu demeura un instant interdit puis éclata d'un rire sonore : sa situation était on ne peut plus grotesque !

Il ramassa quelques pierres qu'il lança sur les trois singes puis les poursuivit en faisant grand bruit pour les effrayer. Les singes étaient terrorisés. Le couple fila vers les rochers, tandis que le petit se dirigeait vers le précipice. « Il faut que je récupère mon fusil », pensa M. Diéu. Et il s'élança à la suite du petit singe. Il était à deux pas de la bête et aurait pu, en étendant le bras, reprendre son fusil s'il n'avait pas été ralenti par les pierres raboteuses du chemin.

La poursuite dans laquelle s'était engagé M. Diéu eut des conséquences imprévisibles. Le petit singe, serrant étroitement contre lui le fusil, se jeta dans le précipice sans l'ombre d'une hésitation. C'est qu'il était encore inexpérimenté et n'avait trouvé que cette solution au problème qui se présentait à lui.

M. Diéu pâlit ; il transpirait à grosses gouttes. Il se pencha vers le gouffre en frissonnant. Du fond de l'abîme

s'éleva un cri : c'était le cri de terreur du petit singe. Du plus loin qu'il s'en souvint, M. Diéu n'avait jamais entendu un cri de cette nature. Il recula, terrifié. Une brume épaisse s'élevait du précipice, masse effrayante et funèbre. Elle se glissait à travers les troncs d'arbres, enveloppait le paysage qu'elle effaçait progressivement. M. Diéu s'enfuit à toutes jambes, comme si le diable était à ses trousses. Il lui fallut remonter très loin dans le temps, sans doute jusqu'à l'époque de sa petite enfance, pour retrouver un tel sentiment de peur irraisonnée.

Il était à bout de forces lorsqu'il parvint au pied de la chaîne montagneuse. Il se laissa tomber par terre, sans arrêter de fixer le précipice des yeux. La nappe de brume l'avait entièrement recouvert. Il se rappela brusquement qu'il se trouvait dans la partie la plus dangereuse de la vallée, celle que les chasseurs surnommaient « le gouffre de la Mort ». Au-dessus du gouffre, la brume formait une couche trompeuse. Chaque année, des chasseurs abusés par cette image rassurante tombaient dans le piège et perdaient la vie.

« Et si c'était un revenant ? » pensa M. Diéu.

Les âmes encore vierges réapparaissent souvent sous la forme d'un singe blanc. Et le petit singe était blanc. Il s'était emparé de son fusil de manière tellement imprévisible qu'il ne pouvait pas croire que la réalité pût être aussi simple.

« Et si c'était un rêve ? »

M. Diéu jeta un coup d'œil aux alentours. Tout lui semblait appartenir à un rêve.

L'esprit en désordre, il se mit debout et contempla le flanc de la montagne. Elle se situait à l'opposé du « gouffre de la Mort » ; aucune brume ne venait brouiller le ciel limpide qui couronnait ses cimes et le paysage s'y dessinait avec une remarquable précision.

Un cri affolé parvint aux oreilles de M. Diéu. En levant les yeux, il vit le singe blessé étendu sur un rocher. Il ne

voyait pas la femelle. Ravi de cette aubaine, il chercha le moyen de l'atteindre.

Le rocher était raide et glissant; l'escalader n'excluait ni le danger ni la fatigue. M. Dieu essaya d'évaluer ses chances. « Quoi qu'il en soit, il me faut mettre la main sur cet animal! » Recouvrant son sang-froid, il s'agrippa aux fissures et entama son ascension.

Il se sentit en nage au bout d'une dizaine de mètres. Profitant alors d'un méplat, il ôta ses hautes bottes ainsi que sa chemise qu'il posa sur un buisson de stréblus. Il se sentait plus à l'aise maintenant qu'il n'avait plus qu'un caleçon sur lui. Il grimpa lestement le rocher, étonné de se découvrir autant de souplesse et de rapidité.

Le singe était couché au sommet du rocher, sur une pierre plate mais instable. Juste en dessous, une crevasse de la largeur de la main la séparait du reste. M. Dieu eut un frisson. Il avait l'impression que la pierre allait se détacher d'un instant à l'autre. Il lui semblait que cette fois, c'était son courage que la Nature, en mère capricieuse, voulait mettre à l'épreuve.

Utilisant ses coudes comme points d'appui, M. Dieu s'étira au maximum pour essayer d'atteindre la bête. Le singe était superbe, et son fin pelage avait une teinte dorée. Il était couché sur le ventre, ses pattes de devant labourant la roche comme s'il cherchait à monter encore plus haut. Il avait, à l'épaule, une grande tache de sang.

M. Dieu toucha l'animal et découvrit qu'il était fiévreux. « Il doit faire facilement six kilos... » se dit-il en le soupesant du bras. De la poitrine du singe sortit un râle effrayant, comme si, mécontente de cette concurrence, la Mort manifestait sa colère. M. Dieu retira vivement la main. Le singe tremblait de tout son corps et tournait vers lui des yeux éteints chargés de supplication. M. Dieu eut pitié de la pauvre bête. La balle qu'il avait tirée lui avait fracassé

l'épaule, faisant saillir l'os d'au moins quatre centimètres. Le singe se tordait de douleur à chaque fois que l'os était en contact avec le rocher.

« Je ne peux tout de même pas le laisser dans cet état ! »

M. Diéu arracha une touffe « d'herbe laotienne » qu'il mâcha longuement. Il appliqua ensuite la pâte ainsi obtenue sur la plaie du singe. C'est un remède qu'on utilise pour arrêter l'hémorragie. Le singe se contracta au contact de l'emplâtre et posa sur M. Diéu un regard mouillé. M. Diéu se détourna.

Au bout d'un moment, le singe vint se lover entre les bras de M. Diéu tandis que sa bouche émettait une suite de sons semblables au babillage d'un petit enfant. M. Diéu voyait bien que la bête cherchait à obtenir son aide. Il en fut agacé.

« J'aurais préféré que tu me tiennes tête. »

M. Diéu regardait l'attitude docile du singe en fronçant les sourcils : « Je deviens vieux... Ce singe doit savoir que les vieux sont plus faciles à attendrir. Dis-moi, où trouverais-je de quoi te faire un pansement ? »

Après quelques hésitations, M. Diéu enleva son caleçon et s'en servit pour panser la blessure de l'animal. Le sang s'arrêta de couler, et le singe ne gémit plus.

Nu comme un ver, M. Diéu prit le singe dans ses bras et chercha le chemin de la descente. Soudain, les roches se mirent à dégringoler avec un grondement d'orage, comme si une main les avait poussées.

Un éboulement !

Épouvanté, M. Diéu s'agrippa de toutes ses forces à un rocher. Le chemin qu'il venait de quitter semblait tranché net, d'un coup d'épée. Il ne voyait plus le buisson de stréblus où il avait tantôt posé ses affaires. Comme il était trop dangereux de continuer par la même voie, il décida de contourner la montagne. Ce serait plus long mais plus sûr.

Il mit plus de deux heures avant d'arriver en bas. Il n'avait jamais fourni autant d'efforts ni ne s'était senti aussi fatigué.

Son corps portait de nombreuses égratignures. Quant au singe, il était tellement mal en point que M. Dieu ne savait plus s'il était vivant ou mort. Il n'avait plus la force de le porter et pourtant, il n'avait pas non plus le cœur de le traîner comme un sac.

Lorsqu'il parvint à l'endroit où, le matin même, il avait remarqué des arbres aux longues lianes, M. Dieu chercha à récupérer son bonnet de fourrure ainsi que la veste matelassée et la boulette de riz qu'il y avait laissés. Mais, à la place, il trouva une termitière aussi haute qu'un pied de riz. La terre, d'un rouge sombre, semblait en mouvement et par-dessus grouillaient les ailes luisantes des termites. Il pensa que ses vêtements avaient dû devenir poussière en un rien de temps ! Découragé, M. Dieu soupira, puis reprit le singe dans ses bras.

« J'aurais l'air d'un fou si je revenais à la maison dans cet état, se dit-il, de mauvaise humeur. Je serai la risée de tout le monde... »

Il ressassait ces sombres pensées tout en marchant, si bien qu'il erra un bon moment avant de retrouver son chemin. Il éclata de rire :

« Et puis, qu'est-ce que ça peut faire ? D'ailleurs, qui pourrait s'enorgueillir d'une prise de cette importance ? Ce singe doit bien fournir dix kilos de viande... Sans compter le pelage : doré comme si on l'avait passé dans un bain de teinture. Une bête comme ça vaut bien qu'on lui sacrifie sa cuirasse ! »

Derrière lui, un bruit léger se fit entendre. M. Dieu sursauta. En se retournant, il reconnut la femelle qui, à sa vue, disparut aussitôt derrière les arbres. Ainsi elle le suivait depuis le sommet de la montagne et il ne s'en était même pas aperçu ! Il se sentit tout drôle. Après quelque temps, il se retourna une nouvelle fois : la femelle le suivait toujours. Posant alors le mâle, M. Dieu la chassa à coups de pierre. La bête poussa

des cris aigus avant de se sauver. Mais elle réapparut quelques instants plus tard et, de nouveau, lui emboîta le pas.

L'étrange trio reprit ainsi sa marche à travers la forêt. La femelle le suivait avec une détermination inébranlable. M. Diéu en fut terriblement offensé. C'était comme si elle l'espionnait, comme si elle voulait lui demander réparation.

À présent, le mâle semblait, lui aussi, s'apercevoir des signaux que lui envoyait sa congénère. Il se débattait continuellement, rendant la marche de plus en plus pénible : M. Diéu était à bout de forces. Sa poitrine, que le singe n'arrêtait pas de griffer, était en sang. À la fin, n'en pouvant plus, il le balança d'un geste de colère.

L'animal demeura étendu sur l'herbe mouillée. Assis tout près, M. Diéu le considérait d'un air triste. À quelques pas de là, derrière un tronc d'arbre, la femelle guettait, hésitante quant à ce qu'il fallait faire.

Une tristesse profonde pénétra le cœur de M. Diéu. Il regarda les deux singes et sentit des picotements aux yeux. Il découvrait qu'il était lourd, le poids de la conscience, et comme il pesait sur toutes les créatures, sans exception !

« Je vais te rendre ta liberté, allez ! »

Il demeura encore un moment sur place puis, se levant brusquement, cracha un bon coup par terre. Il hésita encore un peu puis s'en alla brusquement d'un pas pressé. On eût dit que la femelle n'avait attendu que ce signal pour quitter son poste d'observation et courir vers le mâle.

M. Diéu changea de route. Il ne voulait rencontrer personne. Le chemin où il s'était engagé était jalonné d'épais buissons épineux mais également couvert de fleurs de *tù huyèn*¹. M. Diéu s'arrêta, muet de surprise. Ces fleurs ne

1. *Tù huyèn*, littéralement violette magnifique, est une fleur qui sans doute n'existe que dans l'imaginaire. Elle est considérée comme le sel de la mer (et ici comme le sel de la forêt) et elle est le symbole de l'amour.

s'épanouissent qu'une fois tous les trente ans, et on dit que celui qui les découvre est placé sous le signe de la chance. Elles sont blanches, et leur forme est aussi fine que la pointe d'une aiguille. Leur goût est salé, aussi les appelle-t-on le sel de la forêt. Lorsque le sel s'unit à la forêt, c'est signe que la paix règne, que la récolte est abondante.

Dès qu'il fut sorti de la vallée, M. Diéu se dirigea vers les rizières. Il pleuvait. Une pluie fine et serrée. M. Diéu, solitaire, marchait nu sous la pluie. L'instant d'après, sa silhouette se fondit dans le rideau gris du ciel.

Dans quelque temps, le printemps céderait le pas à l'été. Il ferait de plus en plus chaud.